

2026

Le politologue québécois Francis Dupuis-Déri relève la récupération politique de la « crise des hommes », l'offensive anti-woke et ce qu'il observe sur le terrain adolescent : une bataille culturelle qui se banalise, s'institutionnalise et cherche à s'adosser au pouvoir.

ENTRETIEN

PIERRE-YVES WARNOTTE

Pendant des années, le masculinisme a été raconté comme une nébuleuse en ligne : forums, gourous de la virilité, plaintes récurrentes sur une société « trop féminisée ». Mais 2025 a fourni une scène plus brutale et plus politique. L'assassinat de Charlie Kirk sur un campus américain, la séquence Trump-Musk et la poussée d'une rhétorique anti-woke globale obligent à reposer une question simple : quand un discours de ressentiment se retrouve porté par des figures au sommet, est-on encore dans un phénomène périphérique ? Francis Dupuis-Déri, qui vient notamment de mener une enquête de terrain dans des écoles québécoises, propose une lecture prospective de ce qui pourrait s'enraciner en 2026.

L'assassinat de Charlie Kirk a remis Turning Point USA au centre de l'actualité. Que révèle cet épisode sur le moment masculiniste ?



La masculinité devient une marque et un marché, ce qui la rend plus contagieuse et plus attractive pour des garçons très jeunes

»

La caisse de résonance de ce meurtre est très éclairante. Depuis des années, une partie du débat anti-woke prétend que les campus américains seraient dominés par un militarisme progressiste qui ferait taire toute parole conservatrice. On entend ce type de discours aussi en Belgique. Or cette vision réduit les universités à une caricature. Elle a surtout tendance à effacer une réalité moins confortable : des organisations conservatrices très structurées sont présentes sur des centaines de campus, et même dans des lycées. Turning Point USA s'inscrit dans cet écosystème. Et elle ne s'est pas contentée de « débattre » : elle a aussi encouragé la dénonciation de professeurs jugés trop radicaux. Ce que rappelle cette affaire, c'est donc l'existence d'une droite militante organisée dans le monde scolaire et étudiant. Et il faut être clair sur l'idéologie. Charlie Kirk portait une vision extrêmement conservatrice des rôles de genre, de la famille et de la sexualité. Cela fait partie du tableau : le masculinisme n'est pas qu'une humeur numérique, c'est aussi une conception normative de ce que devrait être l'ordre social.

En 2025, le masculinisme a-t-il vraiment quitté le « souterrain » pour s'installer au sommet ?

Oui, et c'est une rupture de visibilité. Avec le retour de Trump à la Maison-Blanche, et au début de la période où Elon Musk semblait pleinement arrimé à cette dynamique, on a eu l'impression d'un moment où le discours masculiniste était repris par des hommes parmi les plus puissants de la planète. La mise en scène a été explicite : slogans sur la masculinité « de retour », rhétorique de fierté retrouvée, et même interprétation de politiques économiques sous un angle viril. Le cœur du récit est simple : des hommes blancs hétéros seraient humiliés, floués, dominés par des minorités – qu'elles soient féministes, migrantes, ou issues de la diversité de genre et sexuelle. Cette histoire de dépossession fonctionne d'autant mieux qu'elle s'insère dans une guerre culturelle déjà très installée. Le danger, ce n'est pas seulement un discours plus bruyant : c'est un discours qui cherche à se rendre légitime en se collant à l'Etat et aux médias les plus puissants.

Ce récit de « déclin masculin » repose-t-il sur une réalité sociale solide ?

C'est là qu'il faut garder la tête froide. Quand on regarde des Etats très pro-Trump, on voit que les écarts économiques restent souvent en faveur des hommes, notamment parce que les secteurs associés à des emplois dits « masculins » – industrie lourde, mines, foresterie, camionnage – continuent d'exister et d'offrir un avantage matériel. Le discours de la crise se nourrit donc moins d'une perte objectivable que d'une perception de contrariétés transformées en injustices existentielles. On peut être déçu, inquiet, en colère face à des bouleversements économiques ou affectifs. Mais la traduction politique de cette déception consiste à désigner les femmes et les féministes comme responsables d'un malaise plus vaste. C'est un mécanisme classique du *backlash* : convertir une frustration en récit de revanche.

Vous insistez sur la longue durée du masculinisme. Qu'est-ce qui change aujourd'hui ?

La matrice reste la même : l'idée que les hommes iraient mal à cause des femmes, des féministes et d'une société prétendument trop féminisée dans ses valeurs et ses institutions. Ce discours existe depuis des siècles en Occident et réapparaît à chaque avancée féministe. Ce qui change, ce sont les canaux et le rapport de force. Dans les années 2000, des groupes de pères sépa-

Francis Dupuis-Déri

Francis Dupuis-Déri (1966) est politologue, professeur à l'UQAM (Montréal). Spécialiste des mouvements sociaux, de l'anarchisme et du masculinisme, il analyse les droites radicales, les incels et la « crise de la masculinité » dans une perspective féministe.

« Charlie Kirk portait une vision extrêmement conservatrice des rôles de genre, de la famille et de la sexualité », explique Francis Dupuis-Déri. © PHOTON NEWS.

Le masculinisme va-t-il prendre le pouvoir ?

rés et divorcés ont été très visibles autour de la pension alimentaire et de la garde. Aujourd'hui, ces groupes existent encore, mais ils sont parfois plus institutionnalisés, plus intégrés à des dispositifs de soutien à la paternité. Parallèlement, la vitrine la plus spectaculaire du masculinisme passe par des influenceurs et des coachs de virilité : muscles, argent, domination sociale, codes de séduction. La masculinité devient une marque et un marché, ce qui la rend plus contagieuse et plus attractive pour des garçons très jeunes.

Votre enquête dans les écoles québécoises montre un basculement général. Qu'observez-vous chez les adolescents ?

D'abord, un point essentiel : il faut se méfier des explications simplistes. Une lecture politique s'était imposée au Québec en attribuant ce phénomène surtout à des élèves musulmans. Or, dès qu'on élargit le terrain à des régions où l'immigration est faible, on retrouve les mêmes dynamiques. Les enseignants identifient des noyaux de garçons regroupés dans les équipes sportives scolaires – au Québec, le hockey. Effet de groupe, esprit de clan, et parfois intimidation contre des élèves queer ou des comités de diversité. Des drapeaux ont été vandalisés, volés, brûlés. On observe aussi une banalisation de gestes de provocation très lourds, comme le salut nazi, qui s'inscrit dans

ce même continuum de misogynie, d'homophobie et de transphobie. Et quand les adultes interviennent, une réponse revient : « c'est une blague », « j'ai le droit à mon opinion ». Ce mélange de culture du LOL et de rhétorique de la liberté d'expression rend la contestation plus difficile.

Que faudrait-il faire en 2026 sans offrir une prise au backlash ?

Dans l'éducation, la lutte contre les stéréotypes et le travail sur l'inclusion existent depuis des décennies. Mais on a parfois davantage insisté sur les filles et sur les jeunes des minorités. Or, sur le terrain, j'entends aussi des garçons dire qu'il n'y a « rien pour eux » et qu'ils sont « toujours les méchants ». Ignorer ce ressentiment, c'est offrir un boulevard aux entrepreneurs de ressentiment. Je ne pense pas qu'il faille inventer une grande politique publique dédiée à la masculinité en général. En revanche, la prévention et la pédagogie sont cruciales. Une piste simple consiste à mettre davantage en avant des rôles modèles masculins compatibles avec l'égalité : des figures d'hommes justes, solidaires, engagés, et pas seulement des héros de puissance ou de domination. L'objectif n'est pas de « réconforter une virilité blessée », mais d'éviter que le masculinisme ne soit le seul récit disponible pour des garçons en quête d'identité.

